

TOP
10
2025TOP
20
2025LAURENT
DANS LE VENT

« UN CONTE DÉLICIEUX, AUSSI MÉLANCOLIQUE QUE COCASSE »

TÉLÉRAMA



« L'UNE DES RÉUSSITES LES PLUS VIVIFIANTES DU JEUNE CINÉMA FRANÇAIS »

LES INROCKS

« UNE GRÂCE INESPÉRÉE »

LIBÉRATION ★★★★★

« UN FILM PÉTILLANT
ET MALICIEUX »

LE NOUVEL OBS ★★★★★

« FORMIDABLE

BAPTISTE PÉRUSAT »

CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

« LAURENT DANS LE VENT EST
TOUT SIMPLEMENT UNE ŒUVRE MAJEURE »

BANDE À PART

« L'UNE DES PLUS BELLES PROPOSITIONS
DONT AURA ÉTÉ CAPABLE LE CINÉMA FRANÇAIS EN 2025. »

SLATE

« UN NOUVEAU SOUFFLE D'ESPOIR
QUI TOUCHE EN PLEIN CŒUR »

ALLOCINÉ

« CE SOUFFLE C'EST CELUI
D'UN FILM LIBRE »

SEPTIÈME OBSESSION ★★★★★

« SINGULIER ET POÉTIQUE »

LA TRIBUNE DU DIMANCHE

★★★★★

« LES RÉALISATEURS RÉUSSISSENT
TOUT CE QU'ILS TOUCHENT »

FRANCE CULTURE

« DES PERSONNAGES UNIQUES SUR LA PLANÈTE CINÉMATOGRAPHIQUE »

MEDIAPART

« UNE PETITE PÉPITE QUI REDONNE ESPOIR EN L'AVENIR DU CINÉMA FRANÇAIS »

FRANCE INTER

« UNE BIENVEILLANCE IMPARABLE »

LE MONDE ★★★★★

« LE TRIO DE CINÉASTES REVIENT EN BEAUTÉ »

TROIS COULEURS

« INCLASSABLE ET ATTACHANT »

AVOIR ALIRE ★★★★★



Laurent dans le vent

Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon

Dans une station de ski encore déserte, Laurent ne sait pas trop quoi faire de sa vie, ni avec qui. Un conte délicieux, aussi mélancolique que cocasse.



Un sujet crucial depuis les confinements, la santé mentale des moins de 30 ans, nous entraîne, avec ce film d'altitude, dans une surprenante direction, tragique et bienfaisante. Laurent, comme beaucoup de filles et de garçons de sa génération, peine à s'adapter à la dureté du monde contemporain. Après une nécessaire parenthèse de soins psychiatriques, le revoilà face à la page blanche de sa vie, et face aux montagnes : un petit appartement lui est prêté, à titre provisoire, avant le début de la saison de ski, afin qu'il reprenne goût au quotidien...

« Dans le vent », se disait autrefois pour signifier « à la mode ». Mais, concernant Laurent (Baptiste Pérusat, au jeu délicieusement funambule), il s'agit plutôt de suggérer la disponibilité totale du personnage aux courants, parfois contraires, qui l'atteignent, selon ses rencontres, dans cette station de sports d'hiver encore

un peu déserte. Il y a une ex-voyageuse enracinée, devenue herboriste (Béatrice Dalle, inattendue et convaincante) et son fils vingtenaire, absorbé dans un univers parallèle à la gloire des Vikings ; un jeune photographe marseillais, quelque peu autocentré, qui accueille un temps Laurent devant son objectif et dans son lit ; une dame âgée et très malade, seule en son chalet, avec l'envie d'en finir.

Comme dans le récent film américain indépendant *The Sweet East* (2024), se dévoile, sur un périmètre restreint, une société radicalement composite, où chacun semble vivre dans une bulle étanche à celle des autres. Mais ici le besoin de liens forts subsiste, se manifeste envers et contre tout, et d'abord chez Laurent, qui avoue n'avoir qu'un rêve, « aimer et être aimé ». Les autres ne sont pas en reste et, quand le désir de lien se fait désir tout court, aucune distinction ne s'interpose entre les genres et les

orientations sexuelles : Laurent passe, en l'assumant tendrement, des bras d'un homme à ceux d'une femme, au fil de son lent dégel sentimental.

Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon avaient déjà signé ensemble un premier long métrage plus que prometteur, *Mourir à Ibiza*, en 2022. Cette fois, ils ressemblent, la vallée aidant, à de doux héritiers d'Alain Guiraudie (*Miséricorde*, sur les attractions imprévues) et des frères Larrieu (*Le Roman de Jim*, sur la bonté). Aussi accompli par le versant de cocasserie impromptue que par celui de la mélancolie déchirante, le film garde, jusqu'au bout, une part de mystère. À l'image de Laurent, aidant comme une sœur une mourante, sans que l'on sache avec certitude ce qu'il reconnaît en elle de lui et ce qu'il découvre, inno-

cemment. ▶ **Louis Guichard**

| France (1h41) | Scénario : M. Eustachon, L. Couture, A. Balekdjian, Julie Lecoustre. Avec Baptiste Pérusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani, Thomas Daloz.

En salles le 31 décembre.

LIRE aussi p. 42.



LAURENT DANS LE VENT d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon

Le récit d'une dérive à la trajectoire insaisissable, entre solitude et retrouvailles. Aussi lucide que consolatoire, l'une des réussites les plus vivifiantes du jeune cinéma français.

Suspendu dans le vide, Laurent aimerait atterrir, trouver enfin un endroit à lui. Dès les premières images, *Laurent dans le vent* emporte les spectateur-rices dans un souffle rare. Celle d'un film dans lequel chaque plan semble découvrir le monde en même temps que son personnage principal. Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon paraissent filmer comme on part en voyage, sans but précis, avec la confiance qu'une rencontre ou un jaillissement de lumière pourra tout changer. Après *Mourir à Ibiza (Un film en trois étés)* (2022), chronique déjà vivifiante sur l'entrée dans la vie adulte, le trio de cinéastes quitte les rivages méditerranéens pour la montagne hors saison : Laurent, un jeune homme sans attaches (Baptiste

Perusat, magnifique de douceur étrange), débarque dans une station de ski désertée et s'immisce dans la vie des rares habitant-es. Insaisissable trajectoire que celle de *Laurent dans le vent*, aussi bien film de solitude que de retrouvailles : solitude d'une génération qui flotte sans cap, retrouvailles possibles dans les marges entre des êtres qui s'accrochent à la vie en cherchant l'amour. Le long métrage glisse quelque part entre la foudroyante acuité sociologique de *Rien à foutre* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre (ce même regard sur une jeunesse précaire et désenchantée) et la fantaisie du cinéma d'Alain Guiraudie, où le désir devient un agent de la survie. Dans cette vallée où la neige tarde à venir, les habitant-es survivent plus qu'ils et elles ne vivent. Le film montre sans

fard la violence silencieuse de ces existences isolées : celles d'hommes et de femmes laissés de côté, en train de se dissoudre lentement dans le paysage. À l'image de Lola, cette vieille femme qui vit seule dans une maison délabrée et qui, couchée dans son lit, attend juste que ça passe. Balekdjian, Couture et Eustachon filment ce corps usé dont le souffle s'épuise lentement avec une très grande pudeur. Les réalisateurs regardent la précarité affective et matérielle de leur génération et en font la matière d'une aventure intérieure, intime et collective à la fois. Il y a dans cette attention au présent, à la beauté des visages rencontrés, une forme d'utopie modeste : celle de croire encore à l'entraide et à la solidarité, à la possibilité de refaire monde à partir de presque rien. Ce qui pourrait n'être qu'un récit de dérive devient un geste d'une liberté infinie. À chaque fois que *Laurent dans le vent* semble se fixer dans un cadre – le réalisme social, le conte, la chronique générationnelle –, il s'en échappe aussitôt pour se réinventer. Le film glisse, bifurque, s'évade pour n'obéir qu'à sa propre logique : celle du mouvement et du hasard. Cette capacité à laisser sa matière se transformer au contact du monde fait de Balekdjian, Couture et Eustachon les plus beaux aventuriers du jeune cinéma français.

Ludovic Béot

Laurent dans le vent d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani (Fra., 2025, 1 h 50). En salle le 31 décembre.





Laurent dans le vent mêle au burlesque des moments d'intense mélancolie, de tendresse ou de désespoir. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

«Laurent dans le vent» Alpin moelleux

Pour leur deuxième long, Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon considèrent avec délice un doux loser débarqué dans une station de ski quasi vide où se bousculent les personnages paumés.

Par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

Est-ce que l'on s'inquiète pour Laurent ? Oui, quand même, et pas seulement parce qu'on le découvre ballotté les pieds dans le vide à bord d'un deltaplane en montagne. Le jeune homme, qui donne son prénom au titre du film (*Laurent dans le vent*) atterrit là, dans cette station de ski désertée hors saison, c'est-à-dire au creux de l'angoisse, comme il aurait pu le faire ailleurs, parce que la copine de sa sœur a un appart de famille inoccupé et qu'il n'a nulle part où aller. Mais vraiment nulle part : il va se retrouver éjecté aux premières neiges, obligé de quémander un lit chez des saisonniers (peine perdue), d'endosser une combi de pisteurs et perdre patience avec un gamin dans la neige (séquence hilarante), avant de finir chez un duo mère-fils un rien inquiétant, surtout le fils, qui se prend pour un Viking et dont on redoute qu'il le transperce ou le décapite.

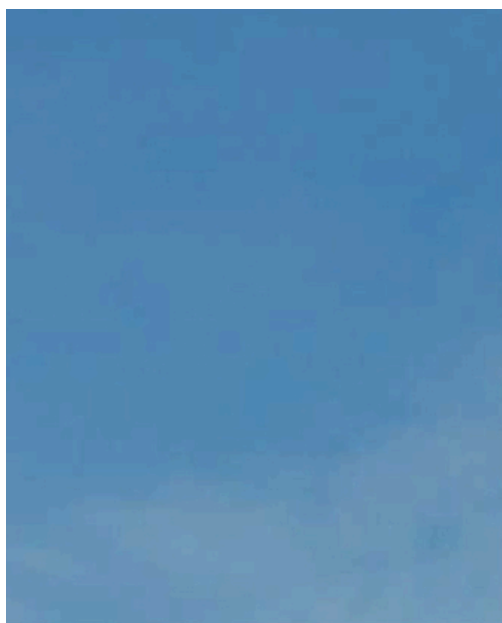
BURN-OUT

Ça a l'air drôle et loufoque, ça l'est souvent, mais ce deuxième long métrage du trio formé par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, déjà auteurs du très réussi *Mourir à Béziers* (Le film est sorti début 2014), a plusieurs personnes qualifiées premières de moitié à ce tourbillon de moments d'intense mélancolie, de tendresse ou de désespoir, et aussi, surtout, de merveilleux moments de rien. Le rien, une qualité qui se perd, et qui prend ici la forme d'une car-

maraderie silencieuse avec Lola, une vieille femme découverte en chemise de nuit dans son jardin (Monique Crespín) qui attend la mort sur un pliant de camping, et que visiblement seul Laurent a su repérer – il la ramène chez elle et ils partagent des clopes. Le rien, aussi, d'une aventure qui ne prend pas avec un danseur raté devenu photographe sur un lacet de montagne où évidemment il ne passe pas grand monde, ce rien, donc, qui n'est pas un loisir, pas un relâchement, mais a tout d'un noyau dur existentiel autour duquel le jeune homme tourne à l'aveugle avant de finir par se fixer.

On a dit ici et là, notamment lors du passage du film dans la sélection de l'Acid au dernier festival de Cannes, qu'il y a du Guiraudie qui flotte dans ce *Laurent dans le vent*, et peut-être, mais avec davantage de douceur, de bienveillance et de *loose*, une grâce inespérée qui se chauffe auprès de petites bouffées de chaleur humaine se dégageant peu à peu du tableau, inespérées.

Tourné en équipe légère dans une station de ski à la basse saison (béton, larges places inoccupées, petites maisons pavillonnaires piquetant les montagnes alentour), le film se concentre donc sur quelques semaines dans la vie de Laurent, dont on devine qu'il n'est pas tout à fait revenu d'un burn-out sévère, et à qui Baptiste Péronnet prête son regard blanc et éperdu, sa maladresse, sa gentillesse un peu étriquée. L'herboriste qui lui donne les clés du lieu où il commence par se poser (Baptiste Péronnet et son fils Santiago, qui comme son nom l'indique pas est fils de mythologie



vikings (Thomas Daloz), le regardent s'installer dans l'appartement avec l'air de ceux qui savent qu'il n'a rien à y faire, et c'est de là qu'il sillonnera les alentours sans but précis avant de repartir brièvement en ville chez sa sœur (Suzanne de Baecque, tout en autocentrage pétaradant) puis de revenir tel un oiseau qui retrouve son nid.

PILOU

Trois fois rien, donc, si ce n'est que ce périple de poche sur fil précaire fait naître une émotion inattendue, qui doit beaucoup au temps qui file à contempler la faune réunie par le film et leurs échanges, et aussi à un art savant du casting. Le trio de cinéastes, qui se sont rencontrés alors qu'ils étaient étudiants à la CinéFabrique (la pépinière qui a aussi formé la Louise Courvoisier de *Vingt Dieux*), a mêlé à une poignée de professionnels des non-comédiens originaires de la vallée, au physique qui n'aurait rien de particulier sinon qu'il est du genre généralement absent au cinéma – en tout cas ils n'y sont pas regardés comme ça, vêtus d'une chemise de nuit en pilou et avec des professions approximatives tout aussi peu chroniquées. C'est, osons le mot, la bonté surprenante et sans arrière-pensée de Laurent qui les révèle et nous prend peu à peu à revers, rien ne sera exactement comme on le pensait, et c'est tant mieux. ◀

Laurent dans le vent s'ouvre sur un mouvement paradoxal : alors qu'elles s'agitent au-dessus du vide, les jambes du personnage-titre ne le mènent nulle part. L'endroit où il se rend, il y est porté, comme malgré lui par un parapente qui survole un paysage vert. Après le solaire *Mourir à Ibiza* (2022), ce nouveau récit d'échappée écrit et réalisé à six mains par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon démarre sous des auspices plus sombres, en dépit du beau temps. Laurent (formidable Baptiste Perusat, repéré dans le moyen métrage de Briec Schieb *Koban Louzoù*), que le film ne lâchera pas d'une semelle, ne part pas en villégiature. Dévitalisé après une crise survenue au travail, il est sommé par sa sœur de se terrer dans un appartement vide, dans une station de ski des Hautes-Alpes, le temps qu'il se retape – et que sa présence devienne de nouveau socialement acceptable.

En cette période que l'on nomme « hors-saison », jugeant alors le paysage infécond, Laurent, qui chôme lui-même depuis plusieurs années, rencontre d'autres êtres en marge, qui lui présentent autant de reflets de ce qu'il traverse. Dès son arrivée, il est accueilli par une figure spectrale

en qui il semble reconnaître une tentation familière : une vieille femme, Lola (Monique Crespin), s'attarde en chemise de nuit dans son jardin dans le but avoué de précipiter sa mort. Dans les propos de Farès (Djanis Bouzyani), photographe de virage désœuvré et aspirant danseur, on entend l'écho des déceptions de Laurent face à ce que la vie peut offrir. Chez Santiago (Thomas Daloz), jeune adulte vivant toujours avec sa mère, Sophia (Béatrice Dalle), et rêvant de fonder une colonie viking sur un territoire désert, le visiteur retrouve son propre refus de la conception la plus commune du travail.

La dépression de Laurent ne paraît donc pas accidentelle, anecdotique, mais engendrée par un monde dans lequel être « improductif » revient à être exclu des circuits du désir et de l'amour en même temps que de l'argent. Son cheminement interroge la possibilité de s'extraire de l'économie financière et libidinale qui règle la ville. Après de ceux et celles qu'il rencontre, il semble chercher un élan, une inspiration – « *Vous savez vivre* », dit-il à Farès et son amie saisonnière –, qui coïncide avec une quête amoureuse. Comme leur héros, les cinéastes visent à rendre au monde sa puissance d'enchantement,





à travers une forme apte à raviver l'envie même de regarder et de s'émouvoir. Tournant en petite équipe, avec très peu de moyens, ils compensent par le temps passé à arpenter les lieux au préalable, à en rencontrer les habitants, matière documentaire qui fait du film davantage qu'une historiette ou une allégorie : la restauration en actes d'un lien entre le cinéma et le monde, qui s'exprime aussi par la rencontre à l'écran d'acteurs professionnels et non professionnels. Cette collision fait partie des étrangetés que les réalisateurs cultivent, comme autant d'écarts avec les effets naturalistes, qui permettent un rapport plus engagé à la fiction, librement consenti. Dans les pas de Laurent, les cinéastes laissent exister des moments suspendus ou de brusques interruptions, à contretemps de ce que serait une mécanique trop bien huilée, et soulignent les excentricités des personnages. « *Je dis pas n'importe quoi, je dis ce que je pense* », lance Laurent, pointant la compatibilité entre le bizarre et la vérité, comme cette « *chèvre magique* » dont le pouvoir de produire du lait tout au long de l'année n'est pas moins réel qu'il est inexplicable.

Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon s'engouffrent avec bonheur dans la brèche pansexuelle,

rurale et fantasque ouverte dans le cinéma français par Alain Guiraudie. Le regard clair et la discrétion de l'étranger qui s'attarde dans le village rappellent le Jérémie de *Miséricorde*. Mais tandis que le séjour de l'ancien boulanger faisait remonter de tristes passions, l'exfiltration de Laurent vers les montagnes s'avère réparatrice : bien que pensant n'être que de passage dans la région, il prend racine dans un environnement qui n'est pas épargné par la rugosité ni par la violence, mais qui offre davantage d'espace pour autre chose. Le vide relatif ouvre un lieu verrouillé par les possibles à la fois pléthoriques et limités de la ville, et Laurent élabore ici d'autres modes de relation, avec des personnes dont il diffère par l'âge, le genre, l'histoire ou la couleur de peau. L'altérité en général apparaît dans sa pleine puissance de dérangement, typiquement à travers le personnage de Santiago, globalement comique mais parfois effrayant, qui se tient sur une crête entre illusion et clairvoyance et rend à l'idée même de rencontre tout son potentiel d'inconfort comme d'enrichissement. Le film s'attarde toutefois sur le soin qui circule et la perspective que le plaisir revienne, de l'alcool et des cigarettes partagées avec Lola aux balades avec Sophia et Santiago. Si la solitude existe autant ici qu'ailleurs,

les rencontres paraissent plus profondes. C'est avec Sophia, personnage dont il semble le plus éloigné, que se produit l'étincelle qui fait remonter la sève en Laurent. La boucle que forme le récit le ramène auprès de ceux qui l'avaient accueilli sur place au début du film, mais son regard, comme le nôtre, a changé. La réconciliation avec la vie qui finit par s'accomplir sans bruit est avant tout acceptation de la mort : un gouffre que l'on n'a plus besoin de fuir lorsque disparaît la tentation de sauter. ■

LAURENT DANS LE VENT

France, 2025

Réalisation Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon

Scénario Anton Balekdjian, Léo Couture, Mattéo Eustachon, Julie Lecoustre

Image Mattéo Eustachon

Montage François Quinquéré

Son Léo Couture, Ange Hubert

Costumes Yvett Rotscheid

Musique Léo Couture

Interprétation Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Thomas Daloz, Djanis Bouzyani, Monique Crespín, Suzanne de Baecque

Production Mabel Films

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h50

Sortie 31 décembre



LAURENT DANS LE VENT

CAHIERS
DU
CINÉMA



Nino de Pauline Loquès (2025).

© ELLE MINDY PRODUCTIONS

Consciemment ou pas, chaque cinéma, chaque époque a son âge. Hypothèse : pour ce qui est d'une partie du cinéma français en 2025 cela aura été le passage à la trentaine, comme une prise d'élan vers nulle part.

TRENTE ANS DANS LE VENT

par Mathilde Grasset

Deux jeunesses, et avec elles deux visions du cinéma, ont coexisté cette année en France. Il y a eu d'une part l'adolescence regardée avec tendresse ou compassion depuis une certaine position de surplomb. C'est la veine majoritaire du réalisme français, qui fait de l'ado un cas, un type, à partir duquel on s'adonne aux démonstrations sociologiques et aux tours de force scénaristiques (*La Pampa*, *Enzo*, *Météors*) ; c'est aussi celle d'un Klapisch qui ne se détourne pas de la jeunesse mais la regarde depuis une place de plus en plus lointaine, si bien que l'œillade en direction d'une fougue juvénile, visant dans *La Venue de l'avenir* la fin du XIX^e siècle, témoigne désormais d'une fascination et d'une nostalgie carabinées.

Mais il y a eu aussi, affranchis de cette représentation coincée entre l'exemple et le rêve, des portraits de personnages ni adolescents ni adultes, approchant de la trentaine, réalisés par des cinéastes du même âge qu'eux, porteurs depuis l'intérieur d'un regard sur la jeunesse contemporaine. C'est *Laurent dans le vent* (Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon) et *Le Rendez-vous de l'été* (Valentine Cadic), auxquels peut s'ajouter *Nino* de Pauline Loquès. Leurs personnages sont en errance, plutôt mutiques et pâles : Blandine, venue de Normandie pour assister aux JO, est expulsée de son auberge de jeunesse car elle a dépassé la limite d'âge ; Laurent squatte un chalet dans les Alpes après être « sorti de tout » ; Nino, atteint d'un cancer, a perdu les clefs de chez lui. Tous les trois, peu enclins à la définition psychologique et sociologique, seraient les rares fantômes d'un cinéma qui a encore coutume de romantiser les leçons de vie.

Dans les années 1990, quand ces nouveaux cinéastes et interprètes n'étaient encore que des nourrissons, les jeunes adultes du cinéma – ceux de Salvadori, Podalydès ou Desplechin – étaient déjà en proie à l'irrésolution et à l'inexpérience, mais les choses finissaient par se caler pour eux. Laurent, Nino et Blandine

reprennent le flambeau du flottement, mais rien n'empêche la persistance de leur solitude, de leur décrochage, même s'ils ont une sœur ou une mère. À la fin des films, Nino a congelé son sperme pour plus tard, Blandine rentre seule chez elle, Laurent allume la lumière d'une maison qui n'est pas la sienne : la « vie d'adulte » se borne à ne pas commencer, c'est toute la différence. Malgré leur phrasé presque enfantin, Baptiste Perusat (Laurent) et Blandine Madec (Blandine), découverts cette année, incarnent une candeur terrestre, plus grave qu'elle n'en a l'air.

La trentaine n'est donc pas un cap, mais renverrait à une façon qu'a le cinéma, en vieillissant de quelques années ses personnages, de se maintenir dans une heureuse zone grise. Le « cinéma-jeune-trentenaire » impliquerait un rapport indécis au temps : *Nino* ne se déroule que sur trois jours, *Le Rendez-vous de l'été* pendant la bulle des JO, *Laurent dans le vent* est fait de boucles (les saisons passent, le personnage revient à la station de ski, les séquences se terminent là où elles avaient commencé). Un rapport à l'espace, aussi, qu'il ne réduit pas à une réalité sociale. Le film de Valentine Cadic est gorgé d'images documentaires tournées en juillet 2024, quand le grouillement de Paris était exceptionnel ; aux centres touristiques, il préfère les coulisses, se déporte vers la petite ceinture, où la magie opère discrètement : à l'aube, Blandine croise par hasard l'athlète qu'elle admire. Les Alpes de *Laurent dans le vent* aussi ont leur concrétude (leurs habitants isolés, leurs travailleurs saisonniers) et leur part d'enchantement déflationniste. À l'ombre des voyages dans le temps qui revisitent une jeunesse passée devenue mythique (*Nouvelle Vague*, *Bardot*), une autre s'efforce de se définir au présent, dans l'interstice qui lui est accordé, presque artisanalement : ses films, à l'image du premier plan de *Laurent dans le vent*, se rendent sensibles aux courants d'air mais portent aussi en eux une évidente lucidité, et gardent le sol en ligne de mire. ■

LAURENT
DANS LE VENT

Politis



chez elle, où, fragile,
elle demeure au lit.
Elle l'invite à boire de

Sur une bonne PENTE

CINÉMA

LAURENT DANS LE VENT / Anton Balekdjian,
Léo Couture et Mattéo Eustachon / 1 h 41

Dans *Laurent dans le vent*, un jeune homme sort de dépression au gré de rencontres douces et originales. Observons le titre, *Laurent dans le vent*. Stylistiquement, au figuré, c'est une image. Au cinéma, cela peut aussi correspondre à un plan. Exemple : celui qui ouvre le deuxième long métrage d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon. On y voit quelqu'un, ou plus exactement ses chaussures et le bas de son pantalon, sans doute juché sur un parapente, au-dessus des arbres. On reconnaîtra ensuite que ces chaussures appartiennent au protagoniste, Laurent (Baptiste Perusat). Mais ce sera le seul plan de ce genre – Laurent ne pratique pas cette activité aérienne. Les cinéastes l'ont donc placé là, comme un exergue, pour suggérer qu'on va faire connaissance avec quelqu'un qui plane, n'a pas les pieds sur terre. Alors on pourrait dire : c'est aussi simple que cela. En effet, dans *Laurent dans le vent*, il y a une sorte d'évidence, autant dans la menée de l'intrigue que dans la mise en scène. Voilà un film « rafraîchissant », au sens où il ne s'embarrasse pas des figures obligées de scénario ou des logiques de casting, de toutes ces contraintes qui pèsent sur nombre de films français.

Laurent arrive dans une station de sports d'hiver un peu avant la saison, quand elle est encore vide. Il vient s'y reposer, prendre un bol d'air pur après des temps difficiles où il a connu l'hôpital psychiatrique et la dépression. Il est seul, sans attaches – hormis les appels téléphoniques venant de sa sœur, parisienne, lui demandant s'il va bien – et disponible aux rencontres. Par exemple, au cours d'une de ses excursions, il découvre une vieille femme, Lola (Monique Crespín), immobile sur une chaise de jardin en plein froid. Il la ramène

la goutte avec elle, lui demande fréquemment une cigarette, et tous deux se parlent juste ce qu'il faut. Un lien s'instaure, doux, choisi, bienveillant, le type même de relation qui fait autant de bien aux deux.

À un autre solitaire, Farès (Djanis Bouzyani), photographe d'occasion au bord d'une route déserte de montagne, Laurent confie qu'il n'a pas travaillé depuis longtemps. Son dernier job : rassembler des Caddies dans un supermarché, qui s'est soldé chez lui par une grave crise. « *Je ne me voyais pas faire ça toute ma vie.* » Tandis que Farès avait un rêve trop grand pour lui, celui d'être danseur. Leur échange pourrait être misérabiliste. Pas le moins du monde, tant le film se tient sur une crête où se mêlent humour, réalisme et petite dose de fantasmagorie. Ainsi, un berger ne cesse de battre la campagne à la recherche de sa « *chèvre magique* », qui produit du lait sans avoir mis bas. On songe au cinéma d'Alain Guiraudie, sans que la référence soit appuyée ni même revendiquée.

Quand les touristes envahissent les pistes, ceux-ci restent en arrière-plan, comme un décor idiot – la seule scène où ils entrent vraiment dans le champ, donnant lieu à une confrontation entre Laurent et un enfant, est d'un comique achevé (et là, autre référence, on pense à Luc Moullet). Laurent continue ses rencontres avec des excentriques du lieu. Se retrouvant sans toit, il loge chez une mère et son grand fils. Elle, Sophia (Béatrice Dalle), a connu une vie chaotique en Amérique du Sud et élevé seule son garçon. Lui, Santiago (Thomas Daloz), ne jure que par l'univers des Vikings. Aussi original qu'il puisse paraître, son rêve est celui d'une société pacifiée, solidaire, où l'harmonie règne. Laurent approuve et, de proche en proche, c'est finalement tout le film qui baigne dans cette atmosphère un brin libertaire, où le bonheur simple pourrait être une idée neuve – sans pour autant que les malheurs de la vie soient édulcorés.

Il y a aussi du roman d'apprentissage dans ce film, ou plus exactement un réapprentissage passant par la tendresse et l'amour, plus efficaces que toutes les thérapies chimiques. Sur Laurent, les effets sont manifestes, qui retrouve le désir et une confiance en lui. Voilà un personnage à qui on peut désormais souhaiter... bon vent ! ● CHRISTOPHE KANTCHEFF

LA SEPTIÈME OBSESSION



LAURENT DANS LE VENT



C'

est le vent qui pousse et porte Laurent, dans le beau premier plan de la nouvelle œuvre du trio de MOURIR À IBIZA, Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon. Celui qui souffle au-dessus de

cette station de ski dans laquelle tombe cet ange sans racines, venu d'un hors-champ situé quelque part en ville, entre le bureau et l'hôpital psychiatrique, avant d'atterrir dans ce non-lieu, décor de carte postale pour skieurs fantômes, soudain transformé en village désert, en route de montagne servant de studio de shooting et de lieu de drague, ou en appartement anonyme, cocon glacial comme seule trace d'une famille évaporée. Laurent (Baptiste Perusat, belle révélation) est un personnage sans contours, ouvert à tous les vents d'un titre énigmatique ou littéral, c'est selon, entre deux histoires, entre marge et ennui, entre passé, plus au nord, et avenir flou, peut-être vers Marseille, entre deux précarités, deux sexualités. Ce vent, il est celui du hasard et de la liberté pour cet antihéros, avançant et se construisant au gré des rencontres d'autres silhouettes, solitaires et exilées, de personnages secondaires dans la hiérarchie d'une narration classique, mais qui, ici, se fiche bien des convenances et des diktats. Cette fois, tous ont leur moment, premier, indispen-

sable, chacun ne pouvant s'animer et n'exister enfin qu'au contact de l'autre : cette vieille dame se jouant de la mort, ce jeune homme autiste se rêvant Viking, ce photographe ami ou amant, ou encore cette mère célibataire, revenue elle aussi de loin et sublimée par la grande actrice transgressive du cinéma français, Béatrice Dalle. Ce souffle, c'est enfin celui d'un film libre, qui choisit de se poser ou de déambuler, à son propre rythme, tantôt mystère existentiel et mélancolique, tantôt conte des quatre hors-saisons, bavard et facétieux, évoquant par ici le cinéma d'Alain Guiraudie, par là celui d'Éric Rohmer, éventuellement par brèves bourrasques. Avant de se transformer en mélodie aérienne et envoûtante, souffle léger se révélant finalement zéphyr, capable de porter le cinéma vers un ailleurs fictionnel magnifique, une utopie excitante, cachée là depuis la nuit des temps, au milieu du chemin balisé, désormais éclairé par toutes ces belles étoiles. ● JÉRÔME D'ESTAIS

LAURENT DANS LE VENT

France

Scénario Anton Balekdjian, Mattéo Eustachon,
Léo Couture, avec la collaboration de Julie Lecoustre
Photographie Mattéo Eustachon
Montage François Quiqueré
Son Léo Couture et Ange Hubert
Avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani
Format Numérique • Couleur • 110'



« Laurent dans le vent », un film pétillant sur un jeune homme un peu parasite

Critique Comédie dramatique par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon, avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Djanis Bouzyani (France, 1h50). En salle le 31 décembre. ★★★★★



Tel un extraterrestre infiltré, Laurent atterrit en parapente dans le climat feutré d'une station de ski hors saison : il s'établit l'air de rien dans cette communauté de travailleurs saisonniers et de résidents ensuqués par l'inertie ambiante. L'enjeu, ici ? Voir se déployer la personnalité étrange de ce jeune homme (campé par une révélation, l'excellent Baptiste Perusat), bonne fée faussement timide, un peu parasite, capable de reconfigurer ses désirs et ses intérêts au gré de son environnement (partenaires sexuels, nouvelle saison, urgence d'un toit à trouver). On pense aussi bien à Thomas Salvador (pour cet écran de nature qui exerce sur les personnages une influence magnétique) qu'à ce mélange de truculence et d'absurde cher à Alain Guiraudie, dans ce film pétillant, malicieux, qui tient sans forcer son pari de l'absurde lo-fi.



Après Vingt Dieux et La Pampa : Laurent dans le Vent, un nouveau souffle d'espoir qui touche en plein cœur

À 29 ans, Laurent cherche un sens à sa vie. Son périple dans une vallée recluse lui fait croiser des personnages marginaux touchants dans un récit poétique qui conjugue solitude et humanité. Laurent dans le vent est à voir cette semaine en salle.

Entre documentaire et conte merveilleux...

Réalisé par [Mattéo Eustachon](#), [Léo Couture](#) et [Anton Balekdjian](#) — déjà réunis sur [Mourir à Ibiza](#), qui interrogeait l'entrée dans la vie adulte — [Laurent dans le vent](#) explore cette fois une autre zone trouble : celle où l'on se croit déjà à la fin de son existence, à trente ans à peine.

Naïf, insouciant, mais profondément à l'écoute et altruiste, Laurent arrive dans une vallée montagneuse hors saison, semblable à tant d'autres en France. Un territoire en suspens, à la fois refuge pour de jeunes âmes en quête de sens et de silence, et lieu d'isolement pour ceux qui y vivent encore : personnes âgées en grande détresse, agriculteurs laissés en marge...



Cette manière d'être au monde, à la fois douce et décalée, nous touche d'autant plus qu'elle résonne avec quelque chose de profondément intime chez chacun. « *Ce rapport au monde nous touchait, sans doute parce qu'il vibrait aussi en nous* », confie Anton Balekdjian.

À cette réalité brute se mêle peu à peu une forme de magie, d'abord portée par le décor : sommets enneigés, vastes plaines, présence animale... Mais aussi par Laurent lui-même, qui semble appartenir à cet ordre quasi merveilleux. Lorsqu'il va à la rencontre des habitants, véritables « loups solitaires », la parole afflue soudain et les récits se déversent. De fil en aiguille, il trouve naturellement refuge chez les uns et les autres, dormant dans des lieux parfois chargés d'étrangeté, comme la maison de Lola, cette vieille dame à laquelle il s'attache.

C'est précisément cette dualité – entre ancrage documentaire et souffle du conte – qui fait la singularité et la force du film, dans un clin d'œil assumé à ce qui caractérise la vie humaine : « *Je suis convaincu que la vie recèle de la magie et que raconter une histoire, c'est puiser dans un réel très concret tout en rendant hommage au hasard, au spirituel. Tout ce qui figure dans le film, on nous l'a raconté.* » avoue Mattéo Eustachon.

Une ode délicate à l'amour et à la vie

Au travers du personnage de Laurent, profondément sensible, empathique et attachant, le film célèbre un amour discret, fait d'écoute, de présence et de gestes simples. Ce sentiment naît de rencontres inattendues et redonne à chacun une place dans le monde, notamment grâce à la performance d'un Baptiste Persuat subjuguant, pour qui le rôle de Laurent a été immédiatement pensé. Et Léo Couture de préciser sur l'acteur : *« Il a apporté à Laurent quelque chose de beaucoup moins nerveux physiquement que certaines choses écrites dans le scénario. Il a quelque chose de plus délicat et suspendu. »*



Laurent dans le vent s'impose comme une ode délicate à l'amour et à la vie en racontant l'errance d'un homme en quête de sens, non pas au travers de grands élans dramatiques, mais grâce à une attention profonde portée aux êtres et aux instants. *« On aimait l'idée d'un personnage au chômage qui ne travaille qu'à s'accrocher aux gens, qu'à chercher l'amour. »* Le personnage le dit lui-même à l'écran : son rêve, c'est aimer et être aimé. *« Laurent est un corps qui ne sait plus bouger et qui est remis en mouvement. Il avait besoin d'être touché, c'est ce qui l'accroche à la vie et aux gens. »* explique Mattéo Eustachon.



Même au cœur du vide et de l'incertitude, la vie continue de circuler : dans les paysages vidés de touristes, les silences partagés, l'humour fragile et les liens qui se tissent. Par sa mise en scène contemplative, le film magnifie l'instant présent et rappelle avec douceur que la beauté existe dans l'ordinaire, et que, même dans la fragilité, subsistent toujours le désir de vivre et la possibilité d'aimer.

Un regard bienveillant sur la marginalité

Nostalgique de l'ère viking, photographe amateur, agriculteur aux allures de sorciers, vieille dame frôlant la démence... Sur sa route, Laurent croise une galerie de personnages issus de marges sociales multiples. Des êtres singuliers, qui ne semblent pas tous souffrir de leur position à l'écart et qui, pour beaucoup, ont accepté leur condition jusqu'à en faire une force, à l'instar de cette mère célibataire – interprétée par une Béatrice Dall parfaitement taillée pour le rôle – qui s'est installée dans la vallée après un périple mouvementé en Amérique du Sud.

Reliés les uns aux autres par la présence de Laurent, ces solitudes finissent par se rencontrer, former un groupe, gagner en épaisseur. En partageant passions, obsessions, angoisses ou simples fragments de vie, ils rompent leur isolement et transforment leur marginalité en une espèce de lien.



Le film délivre ainsi un message doux et profondément humaniste sur la différence et la peur de l'autre. *« Cela rejoint une idée politique qui nous plaît au cinéma : comment des personnages qui vivent tous dans des marges sociales différentes forment une communauté au sein d'un film »*, explique Anton Balekdjian.

Cette fragile harmonie est également portée par la bande originale, perceptible par un léger sifflement joué au violoncelle. *« L'avantage du violoncelle, c'est qu'on est toujours proche de la fausse note, on sent que la mélodie peut dégringoler à tout moment. Cela allait bien avec ces personnages, qui ont tous une forme d'embarras, et qui finissent par boiter ensemble »* rapportent les réalisateurs. Une musique à l'équilibre précaire donc, à l'image de ces existences hésitantes qui avancent, coûte que coûte, en s'accordant les unes aux autres.

Entre humour, tendresse et magie du quotidien, Laurent dans le vent offre un regard unique sur la solitude et les liens humains. Un voyage poétique et sensible qui donne envie de croire à nouveau en la vie, à vivre le 31 décembre au cinéma.



CINÉMA

«LAURENT DANS LE VENT» D'ANTON BALEKDJIAN, LÉO COUTURE ET MATTEO EUSTACHON : DE L'ART DU ZONAGE

De l'errance d'un vingtenaire dans un bled des Alpes du Sud, un trio de jeunes cinéastes tire une ode douceuse au « rien faire » à la croisée d'Alain Guiraudie et du ciné indé américain. Tout l'inverse de vos vacances à la montagne.

Une station de ski hors saison. Un jeune homme s'y installe à l'improviste. Quelques âmes errent dans les environs. On pourrait ainsi résumer *Laurent dans le vent*, seconde réalisation d'un trio de jeunes cinéastes, et laisser opérer le charme. Car c'est surtout de cela qu'il s'agit dans cette fragile petite chose que nous livrent Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon : de charme, d'atmosphère, d'abandon. Les premières minutes – un plan aérien figurant l'atterrissage au sens propre du héros dans un village de montagne – suffisent à inoculer le vague à l'âme addictif dans lequel baigne *Laurent dans le vent*. Son protagoniste l'incarne à lui seul : à 29 ans, Laurent est « sorti de tout » et vogue à la dérive. Il a gaspillé sa vingtaine dans des petits boulots qui ont eu raison de sa santé mentale et, aujourd'hui, il se laisse vivre. Ce refus de la vie telle qu'on nous l'impose l'a conduit à s'isoler dans ce hameau désert. Là, il fait de la moto et des rencontres. Lola est une vieille dame qui attend la mort ; Farès un serveur qui se rêvait danseur et s'improvise photographe ; Sophia une cinquantenaire endurcie vivant avec son fils unique Santiago, illuminé féru de vikings. Entre ces individus que l'hostilité du monde a déposé dans cette vallée naît de l'amitié ou du désir. Quelque chose d'autre les relie aussi : le spleen de l'inadaptation et un « quiet quitting » existentiel.

Les cinéphiles ne s'y tromperont pas : l'esprit d'Alain Guiraudie berce *Laurent dans le vent*. Ce goût pour un surréalisme rural, cette tendresse dans l'écriture des personnages, l'indétermination du récit, l'irruption du sexe là où la fiction mainstream en place rarement : l'auteur de *Miséricorde* ne désavouerait pas ce vagabondage dans les hauteurs. Jeunesse oblige, *Laurent dans le vent* n'a pas l'aplomb rocambolesque du réalisateur aveyronnais et ce n'est pas un souci : ses besognes sont plus aériennes, bancales. C'est une œuvre détachée des contingences, qui se laisse aller en épousant la nonchalance et la fuite en avant de ses protagonistes. Tout s'y joue dans les présences, les hésitations, les attitudes et la friabilité des rapports humains. La vulnérabilité et la franchise de Laurent, le fatalisme jouasse de Lola, la chaleur de Sophia (Béatrice Dalle, bonnarde comme à son habitude) : voilà les ingrédients d'une résistance à bas bruit contre la herse de la modernité. Cette dernière nous revient d'ailleurs en pleine poire lorsque la saison touristique s'abat sur la station. Pris de court, notre héros s'accroche à son eldorado de fortune, déambulant affublé d'une parka du personnel des remontées mécaniques – Les Orres dans les Alpes du Sud –, en quête d'un toit et d'une ultime dose de chaleur humaine.

Le flottement d'une génération, à flanc de montagne

Un trio de réalisateurs met en scène un trentenaire en rupture

LAURENT DANS LE VENT

■■■■

Quel curieux titre pour des réalisateurs et acteurs de moins de 30 ans. « Dans le vent » : l'expression sent les années 1960. C'était alors être à la mode, dans le coup, branché, stylé, pour user de labels ultérieurs, qui ont eux-mêmes rejoint la malle des anciens écussons du chic, par définition voués à être supplantés.

Laurent dans le vent n'est certes pas le biopic d'un chanteur yéyé à succès. Le film met ses pas dans ceux d'un jeune homme d'aujourd'hui, en rupture de tout. On débarque avec lui comme en apesanteur dans une station de ski hors saison, Les Orres, dans les Alpes. Le premier plan, subjectif, est voué à ses baskets alors qu'elles approchent des pâturages en télésiège ou en parapente. On apprend par bribes peu de choses, mais l'essentiel. Laurent (Baptiste Perusat), quasi trentenaire, ne sait quoi faire de sa vie. Petits boulots, dont l'un, dans un supermarché, l'a essoré, au point de le mener dans un hôpital psychiatrique. Il en sort. Sa sœur lui a trouvé un appartement en montagne, pour qu'il se retape. Il flâne au hasard, il baguenaude.

Bienveillance imparable

Laurent flotte comme un fêtu de paille ou un pollen. Il est dès lors aussi ouvert aux quatre vents, prêt à rencontrer n'importe qui : une vieille dame vivant seule, un berger qui recherche dans les champs sa chèvre « magique », un jeune arabe gay (Djanis Bouzyani), photographe d'occasion, qui loge dans le bungalow d'un camping, la quinquagénaire Sophia (Béatrice Dalle), encline aux thérapies alternatives, qui a refait ici sa vie avec son fils, Santiago (Thomas Daloz), grand enfant obsédé par la mythologie nordique.

Dans le coin, Laurent devient tout de même « dans le vent » par sa capacité à se glisser dans toute interaction. Baptiste Pérusat est

surprenant dans sa propension à incarner une ouverture avare de mots, une attention flottante, un somnambulisme affectueux.

Cette bienveillance imparable peut parfois devenir agaçante en ce qu'elle est biaisée : elle est moins un choix que le symptôme d'une absence à soi, sujette à caution pour ce qui est de l'empathie. Seul contrepoint, bienvenu : lorsque Laurent travaille, la saison et la neige venues, à l'intendance d'un tire-fesses, un enfant mal agrippé laisse traîner ses skis au risque de valdinguer et pleure en réclamant sa maman. Le préposé Laurent ne sait que le jeter dans la poudreuse sans un mot.

Pour le reste, il y a beaucoup de talent dans le tempo général, qui

présente, même si ce n'est pas le but, un condensé consensuel, de la génération Z (celle du tournant entre les millénaires). Les auteurs, nés entre 1996 et 1999, en émanent et perpétuent un geste atypique, dérogeant à la catégorie de l'auteur monolithique : ils écrivent et réalisent à trois, après s'être rencontrés à l'école lyonnaise de la CinéFabrique, alors qu'ils étaient chacun dans les sections scénario, image et son. Ce qui est déjà la bonne part d'une équipe de cinéma, qu'ils mirent à l'œuvre dans leur premier long-métrage autoproduit, *Mourir à Ibiza* (2022).

Cette fois-ci s'est adjointe au scénario Julie Lecoustre, de la génération précédente, mais coréalisatrice, avec Emmanuel Marre, de *Rien à foutre* (2022). Le film suivait Adèle Exarchopoulos en hôtesse de l'air d'une compagnie low cost. La jeune femme ne savait pas plus que Laurent où elle allait, avait comme lui ses accès de mollesse, qui alternaient toutefois avec l'électricité des écrans d'aéroport, des virées en boîte de nuit, de débordements agressifs.

Laurent dans le vent rappelle beaucoup le cinéma d'Alain Gui-

raudie. Depuis une trentaine d'années, ce dernier a imposé ses figures de faunes fort doux mais aussi bêtes de libido, qui aiment parler éthique et politique, et dont la sexualité, dans un même mouvement, peut s'exprimer sans détour. Guiraudie est né en 1964. On a tout de même l'impression, ici, d'un Guiraudie sans musc, d'un film qui a laissé derrière lui tout cet encombrement-là, politique et sexuel. Mais que reste-t-il après ? Laurent, aussi digne soit-il, ne répond pas vraiment.

On ne pensait pas voir un jour Béatrice Dalle faire de la tartiflette. Seule tête d'affiche de *Laurent dans le vent*, elle la sert un soir au jeune homme égaré. Il n'y a là aucune ironie, comme ailleurs. On aimerait manger avec eux, en espérant que la concorde intergénérationnelle, entre spectateurs aussi, ne se réduise pas à du fromage fondu. ■

HERVÉ AUBRON

Film français d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon. Avec Baptiste Perusat, Béatrice Dalle, Thomas Daloz, Djanis Bouzyani (1 h 52).



Baptiste Perusat (Laurent), dans « Laurent dans le vent ». ARIZONA DISTRIBUTION

Le Monde

LAURENT
DANS LE VENT

On ne pensait pas
voir un jour
l'actrice Béatrice
Dalle faire
de la tartiflette
à l'écran

PREMIERE



LAURENT DANS LE VENT

PREMIERE ★★☆☆

Puisque sans attaches, Laurent arrive en coup de vent dans la vallée d'une station de ski en plein hors-saison. Il n'a ni domicile ni projet fixe, il cherche à prendre un nouveau départ. Le film quitte très rapidement les rails de la rédemption et de la réinsertion sociale, lui préférant le hasard de la déambulation et la subversion des modèles marginaux. Ce jeune homme de 29 ans suscite une curiosité magnifique (d'où vient-il ? est-il dépressif ou juste timoré ?), et touche à une certaine dérive existentielle propre à la jeune génération d'aujourd'hui. Mais les personnages secondaires qu'il croise ne sont hélas pas tout à fait à sa hauteur, comme trop balisés par leurs stéréotypes ; on les a tous vus ailleurs et en mieux, par exemple chez Guiraudie... Les saisons passent mais Laurent reste le même être indéterminé dont on ne sait que faire. Le film termine donc trop tôt : que deviennent les gens comme Laurent après six mois ? Un an ? Dix ans ? On reste un peu sur notre faim.

Nicolas Moreno

« LAURENT DANS LE VENT » D'ANTON BALEKDJIAN, LÉO COUTURE ET MATTÉO EUSTACHON : À LA FAVEUR DE LA MONTAGNE

Remarqué avec « Mourir à Ibiza », le trio de cinéastes formé par Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon revient en beauté avec un long-métrage alpin, utopique et décroissant présenté à l'ACID.

Publié le 18.12.2025

Par [Éric Vernay](#)



Laurent débarque dans une station de ski à l'intersaison. Le lieu est désert, presque en hibernation. Ca pourrait être sinistre mais Laurent s'y sent tout de suite très bien. Sous l'apparence angélique de ce type littéralement tombé du ciel, on découvre un être cabossé, en fin de dépression, nomade, appréciant autant les filles que les garçons. Une sorte de Saint au RSA, incapable de garder plus d'un mois un job abrutissant chez Intermarché mais qui, tout juste parachuté en haute montagne après un séjour en HP, n'hésite pas à porter secours à une vieille dame qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam : la pauvre était restée dehors, en robe de chambre, sous des températures négatives.

Sans attaches, hormis sa sœur qui s'inquiète pour lui depuis Paris, Laurent se laisse porter au gré des petits boulots et des rencontres : les habitants du coin semblent en stand-by existentiel. Comme Laurent, ils cherchent une utopie de repli face à un réel décevant. Farès (Djanis Bouzyani) rêvait d'être danseur mais n'étant pas assez doué et plutôt que de devenir serveur, le marseillais s'est bidouillé une vie de photographe au creux d'un lacet des Alpes. Mère célibataire, Sophia (Béatrice Dalle) semble plus installée, même si la cohabitation avec son fils de 23 ans, aussi inadapté socialement qu'enthousiasmé par la culture Viking, dévore son espace intime. Et toujours dehors, cette vieille dame qui défie la mort en robe de chambre...

On s'attend assez vite à ce que le mystérieux inconnu révolutionne l'existence de tout ce village, à la manière d'un Pasolini (*Théorème*) ou d'un Guiraudie (*Miséricorde*). Le film préfère suivre son chemin propre, plus précaire et sinueux, fait d'ascensions, de descentes et de tâtonnements nocturnes dans la forêt enneigée, entre fable mélancolique et comédie déflationniste. Avec au bout peut-être, pour toutes ces solitudes accidentées, la chaleur temporaire d'un foyer.